

LETTRE ET L'ÉTANG

— L'Endroit

— Le Jardin

— La courre

— La 403

— L'Envers

— Les Gamins

— L'Amour

— La Remington

— La Lettre et L'Étang



À Nico et Marie-Line ...

L'ENDROIT

Griffe aux amantes chimériques, à l'idéal de ses cloisons
Où la poignée de céramique ouvrait sésame, sa toison
Une demeure d'autre temps, où des espoirs, où des escarres
De la poussière ennuageant chaque fenêtre puis les bougeoirs
Et le fumé du poêle à bois, fort, s'incrétant dans le textile
Quand le crochet s'étirole en croix de fer, le bras d'intempestive
Gloire au losange de terre cuite, cueillant la pointe du soulier
Foire au «dérange» et aux désuètes, feignant l'empreinte de fou lié
Prenez refuge et priez vous ;
Les joints se firent par l'index et le majeur : à chaque pierre
Où le chevron presque de sexe est le pendoir et le séchoir
À peu de gras pose la viande, de sel, de serrage au boyau
Après deux bras fassent la ronde, d'épaule, lard, longe, d'Aloyau
Le Duralex est trop terni, lui le vin rouge le colorant
Quand le calice est désarmé, n'est que forage et d'odorant
Digne des films de Western voyez rotin le Rockin'chair
Guigne de signe et de lanterne, croyez Odin ou la prière
Elle portait les fleurs de Rosier, ma table en chêne à la saison
Et le portrait, l'art déposé, tableau à thème fait au fusain
Se réclamait sur les parois de son amour téléphoné
Ceux déclamés, parlés parfois, dément, d'amer et des follets
Nous nous étions quand les bouilloires, ce «Nous» je vous y reviendrais
Le café, le thé pour les soirs, puis les alcools ; vous permettez ?

LE JARDIN

Dimanche 27 mai 2018

Ici la porte de la cuisine est toujours ouverte sur l'été, à deux marches de la mare que le temps a improvisée, là où les bambous nous snobent, là où les rainettes montent au rocher. De longues phrases pour te décrire les chauves-souris à l'ombre des volets. Quand je crie aux montgolfières le bousier pousse. Et quand hier je cherchais le trèfle, sur la THT l'oiseau riait. Les chats sont à l'affût de chaque lézard et des mulots. Le fil à linge porte drapeau : mouchoir, drap et pyjama. Pendant que le bouton d'or croise le vent moi j'ai pleuré sur ton tombeau. J'arracherai les mauvaises herbes, j'irai planter les haricots. Ici les branchages d'arbres d'hiver sèchent à l'ombre des talus. Demain j'irai pisser sur la clôture électrique. Des œufs jumeaux dorment à la paille je suppose. « Mamy, est ce que je peux aller au bout du chemin ? ». Tu n'entends plus, je pense, la sirène des pompiers les avertir au loin ; les hérissons sont pleins de puces et les palombes envahissantes. Il y a les soleils sur les bassines et sache que Nicolas est réellement devenu camionneur. Presse donc sur ton thermos, garde-moi un sucre pour faire un canard, attendez-moi en paix, ici ça va.

LA COURRE

Tenue contre la cheminée, l'allonge insolent tes courbes

Broderies sublimant le flanc, ceinture, jambes superposées

Si je m'approchais au plus près, phalanges prétendant tes larmes

Lisse, l'ardeur dormant de plomb, peinture et vernis déposés

Combien de maîtres par ces bondes, il tarde de te basculer

Le pouce en pénétration, sur mon épaule, canon beauté

Faire renaître sous la chambre, fi des ordres fi des colliers

Barge rousse ou bien de fosse, nos étincelles pourrons m'ôter

Ce comme un choke te faire la courre, moi reposé à la décharge

Étendu dans la fumée, ton corps huilé face à mes yeux

Ton calme en chic, décor de bois à caresser jusqu'à la forge

Pour les loups et les faisans, gibier de vol est par ton feu.

Elle dominait le fond de la cour, les clignotants remplis d'eau de pluie. La manivelle de démarrage émaillée de rouille dans le coffre. Au bas d'un arc de cercle boueux se reposaient les essuie-glaces, les caoutchoucs craquelés. Alors que la tôle brûlait, le chat dormait à l'ombre du châssis. Les coutures grossières des fauteuils bordeaux brodaient trois places à l'avant, chiches d'une unique ceinture de sécurité. L'échappement, désireux d'embrasser le sol, lui aussi étourdi de corrosion. Gambillaient les guêpes sous le capot, par l'odorant du sucre du lave-glace. Le cerceau plus haut que le front et les pédales lointaines des pieds, le compteur en demi-lune évoquaient les nuits de bal et d'ivresse. Force était de nécessité au pommeau de vitesse du volant. Les rondeurs imposantes de ses formes appelaient au respect tel l'arrière-train d'une nourrice de garde. Les feuilles de Chêne voletaient par les airs à l'ouverture de l'aération. Quand la batterie le voulait bien elle chantait de sa bande FM, arrogante de ses deux boutons ronds. Les orties piquaient le plein des roues, se reflétant dans le pare-chocs. Flattée d'un allume-cigare, nos parents au dos tourné nous explorions son cendrier à tirette. Presque aussi imposant que son carburateur, le moteur n'était que peu à l'étroit dressé sur son berceau. Au centre de son regard rond, surligné de chrome, s'exhibait le sigle à crinière. Ses portes pesaient la misère du monde et « Que nos ongles en sont témoins ! ». La plage arrière aurait pu accueillir un banquet. Elle était là, abandonnée et fertile de nos expéditions imaginaires, elle était là, ennuyée, la 403 de mon oncle Jean.

L'ENVERS

Car les couloirs chastes et étroits, l'air rembruni saisit la glotte
Tels des fumoirs pendent les proies, charnières aigries craquent les portes
Débris de glace, aux encolures, portant stigmaté des tonnerres
Des pluies de Mars et leurs coulures, courants, frelatés des couleurs
Un lit esseulé au Nord-Est dans une grande salle à danger
Gémir, crouler sous les mots lestes, revenant mémorial des planchers
Scènes abjectes aux liens de cuir, les poings serrés tête en arrière
Gaines et insectes viennent courir, décérébrés, couchés à barrière
Couches enrobées de leurs alaises, les toilettes ornées de goudron
Mousses mitées par les peurs glaises des oubliettes grées d'isolement
Quand aux cuisines et leurs midis, calciné lait sur le piano
Cul des bassines Ô symphonie, où se clavecinent les grumeaux
D'une sordide purée de pois reprise en cœur par les corneilles
Lune des odes, curée de coi, cris et colères, sang les soleils
Vous fûtes invités à l'hésite, gare au perron il n'est tenu !
Écumez vite et à visite dans mon cerveau mal bienvenu.

LES GAMINS

Par les sentiers calcaires, passant à fleurs de houx, faire face aux baies rougies. Quand furent les pluies naissantes dans les stratus dissemblants, là à fleurir funeste la pierre granitée. Parfois dans les cabanes, les bois leurs palombières, marchant d'un pas retenu en froissant les bleuets. Souvent au bord des étangs, les berges du grand lac et les champs de maïs ou d'orge ou de sorgo. Chez Madame Riviera, gourmands de son quatre heures, non quand l'école mais par les cols si drus à la montée. Les ruisselantes eaux aussi, les rangées de bouleaux, les semis irrigués outrés par le soleil. Par les travers dans les endroits ; Vous dire par les chemins où les gamins allaient.

Pour jouer au voleur « pas moi le policier ! ». Se partager la carabine aux plombs dévastateurs. Conduire les carcasses, celle du vieux Mercedes, pousser la balançoire et ce un tour chacun. Et aller voir les vaches au vêlement trop précoce, passer les barbelés, s'arracher les tricots. Funambules en poutrelles dans les greniers paillés, défendu d'approcher la grande faux cisillante. Secouer les fruitiers, leurs coings s'ils étaient mûrs ; convoquer les esprits le soir se présentant. Jouer à Papa Maman sur les collants de laine et les langues germaines dans la vieille remorque. Des lombrics au fumier, pour ficelle de batteuse bardée sur la canne réjouie d'un clou tordu, à attendre infini et plus que *Panaché* cet ignorant gardon autant que les brochets. La soupe avec du vin, ou plutôt quelques gouttes, se diluant nuage entre pommes et poireaux. Mendier grattage de dos, languir film de tard et le dessin Warner entre deux émissions. Relent de café « six heures » Auguste traversant, cul nu en chemise, du salon à la chambre. Les mouchoirs en tissu séchant sur cuisinière. Pour les pleurantes bagarres au poing ou au bâton ; Vous dire pour les choses que les gamins faisaient.

Père absent est de l'un, de l'autre peu présent, d'artiste et de commerce, pour l'un fut qu'une fable. Suppléants successifs présentés au matin des dimanches accueillants, malheurs, treize couverts ! Le rocker, le malade ; le chauve, le cheveux longs. L'image masculine, parfaite ou somnolée. Parrains et le Grand-père : à l'aide le remède. Père loin de vue, père spectateur ; Vous dire pères soient-ils ce que les gamins avaient.

L'AMOUR

Des dimanches pâquerettes les fastes soleils
Duvet de literie parodie de la houle
Flétrit linge, collerette de vaste sommeil
Du sais-je liturgie, le Rodin d'une épaule
Bleu, dominant le ciel, tapissant les carreaux
Mon méfait préparé la palette à la main
Œuf culminant, le miel, et gisant : l'abricot
Ma fesse au tabouret, Bergamote au recoin
Est crayonnée graphite la hanche devinée
Le mollet apparent qui languit de son tour
Et puis phraser sa nuque, faite frange dessinée
Un collier, dévalant, qu'attendit le rejour
À son bras révélé : la peau sucrée praline
Plume d'oie en bouquet sous sa joue arrondie
C'est l'endroit décelé, l'arche supplée câline
Poignée d'un tiroir doré qui enjoue les bandits.

.. à Elodie

Sélim Anthony . 16 Avril 2018

LA REMINGTON

Demain d'Azerty, des mots avertis de maints arts sertis, dans le secret air où la touche se doit, penser de gré d'ores et la tâche : ce doigt. Encre est le ruban pour letterer mon rubicon marqué du fabricant. D'une Remington en Raining time, les milles tomes étament les « je t'aime » ; en être l'ivre des barres alphabet. Soudain sonne le retour de rouleau « Mousson tonne sur des parterres de roulis... » et la ligne est râlée. Taper les calanques, espacer les réverbères, calquer le carbone et s'arrêter, gamberger évasif en regardant, sans regarder, la serpillière. Émarger les récifs est barger les récits, et les « mais » et les « si », hais l'aimer, ai laissé. Puis annoter, pianotés les vers au guilleret des guillemets, en rimes nées. Ajuster la feuille d'un cran, interroger les fantaisies faites de fautes orthographes, frêles de frôler l'olographe, et déroger au sens saisi. Chiffrer les pages griffées par agrafe, glissées ensuite au charnel d'une enveloppe. Quand deux lettres coincées au fer, bande de l'autre pan s'est offert. S'ajoutent dès l'être les maux, et frasés les écrits dans les lignes avenir. D'où l'heure, dans le dos scié, remettre les dactyles aux lunes nouvelles et faire reposer dans sa boîte de cuir la machine. Effacer les empreintes, les phalanges laissées qui prolongent l'essai, revenir au rappel, pour s'entendre dire, et écrire, par ici l'Azerty.

LETTRE ET L'ÉTANG

À l'entrée du chemin, suspendu sur un tronc, un vieux bidon aux piqûres rouillardes et découpé en son extrémité pour recueillir la livraison de pain. Sur mon passage, une lignée de frênes, de hêtres et de chênes bicornus chaussés de hautes brindilles d'herbe jaunie. En contrebas de la jachère, en dévers, des ronces à confiture et une ceinture d'arbres malades coiffés de gui. Et par le champ : des Hysopes, d'un bleu violet, de ci... et de las des coquelicots éloignés les uns des autres, comme pour s'émanciper. Des orbes de marguerites aussi. Tandis que le blé sauvage, vigie des tapis de trèfles, oscille au souffle léger. Fournaise d'Août priant la goutte, témoin des serres du Pèlerin que fuit le mulot entre les sabots des Normandes curieuses. En ces samedis désirés, précédant les regrets de la fin d'un dimanche salubre, quelques enjambées présentent le cabanon du voisin ; cabanon étouffé de broussailles et de lierre. Posé là depuis toujours, il se meurt, érodé par les intempéries. Derrière le genêt qui habille les abords, le vétuste Fordson stagne dans la descente allégé de ses batteries. Peu de pensées plus loin, de rose et de bleu, des figues précoces, alors que la pie semble saigner accotée aux cerises noires. Une escale sur la pelouse de la cour permet aux vapeurs cotonneuses de lécher le ciel. À cet endroit, à terre, un autre bidon fait de bois lui, où est accrochée une chaîne dont le prisonnier absent s'en est allé mourir au secret après quinze longues années de gardiennage. Repris le chemin arboré de talus gardant le frais et l'humidité, chantent les grillons, ainsi que le coucou la fin de journée annoncée. Au centre de cet univers, l'étang, «la mare» à notre vocabulaire, dans le pré où logeaient autrefois le taureau, les juments, où galopait le pur-sang et sabotaient de temps à autre aux fessiers leurs poulains. L'eau sombre, les algues de surface et un simili de nénuphar abritant je ne sais quel poisson déposé là exprès. À peu de lieux, une peur infantile sur une intersection en T et disons hantée par des taons, malgré qu'en ce point il me tarde l'automne et ses tons. Ornant la butte, de profonds terriers, ceux des tueurs de poulaillers. Pour voir alors une famille de perdrix me traverser devant le nez. À l'approche de la rivière le chemin se fait plus boueux et est humecté de bouses qui feront fleurir le champignon empoisonné. Au coin des buissons (les bocages à mon cœur) une baignoire abreuvoir accointée à une fontaine à pompe manuelle. Souvenirs vert peint qui nous fallait manœuvrer après avoir déposé des rochers de sel. À l'extrémité de la prairie, allongé sur la rivière, un poteau électrique faisant office de pont pour le prédateur vagabond, alors que sept marchepieds de pierre permettent au gentilhomme d'enjamber celle-ci... sur le chemin à sa sortie.

